Mary Shelley

QUE LES ÉTOILES
CONTEMPLENT MES LARMES

Journal d'affliction

Traduit de l'anglais,
présenté, annoté et postfacé par
CONSTANCE LACROIX

FINITUDE

À PROPOS DU JOURNAL D'AFFLICTION

Le 2 octobre 1822, dans la solitude d'une grande villa des abords de Gênes, Mary Shelley entame le quatrième cahier du journal qu'elle tient depuis qu'elle a uni sa destinée à celle du poète Percy Shelley, huit ans plus tôt.

Ce « Journal d'affliction », comme elle intitule ce nouveau cahier, se situe au terme d'un chemin semé de deuils : deux mois plus tôt, avant même son vingt-cinquième anniversaire, cette frêle jeune femme, pâle et blonde, s'est retrouvée veuve, après avoir enterré trois de ses quatre enfants. Le petit Percy Florence, trois ans, est désormais son unique raison de vivre. Ses amis sont rares, ses ressources s'amenuisent dangereusement, ses beaux-parents se refusent à toute communication directe et sa famille, lointaine, lui vaut plus de tourments que de consolations.

Mary recourt donc à son journal pour lutter contre la solitude et l'apathie. Elle ne fait là que renouer avec une habitude héritée de son père, et temporairement brisée par la noyade de Shelley : son premier journal connu date de sa fugue avec Percy, en juillet 1814, exubérante et folle équipée consignée à quatre mains au jour le jour. Puis entre 1815 et le jour fatal de la mort de Shelley, ses carnets s'étaient vite réduits à des séries de notations succinctes – occupations et lectures – tel un agenda rétrospectif, émaillé çà et là de rares descriptions, anecdotes ou récits de voyages destinés à nourrir quelque livre à venir comme l'*Histoire*

d'un voyage de six semaines, paru en 1817 après un séjour en Suisse avec Byron. Les deuils, les tensions familiales, la dépression, jusqu'alors, s'y manifestaient surtout par des silences plus ou moins prolongés, parfois d'étranges pictogrammes ou commentaires cabalistiques. Fond, forme et ton changent du tout au tout lorsque l'on arrive à ce fameux « Journal d'affliction », ce quatrième cahier, commencé en octobre 1822, d'environ cinquante feuillets, et suivi du cinquième et dernier (quatre-vingt-quatorze feuillets subsistants dont trente vierges), plus lacunaire, mais thématiquement inscrit dans sa continuité. Le journal devient pour la première fois lieu de soliloque intime : l'épanchement, volontiers polyglotte, prime sur la précision factuelle. Si l'on trouve encore à la fin du quatrième cahier des copies et brouillons de trois poèmes de Mary et tout à la fin du cinquième, après soixante pages blanches, une liste d'une trentaine d'adresses[1], en revanche emplois du temps, énumérations de rencontres et programmes de lecture en ont disparu. Que l'on ne s'attende pas ici à une description minutieuse de la vie matérielle de Mary ; la question intéressait peu, dans le meilleur des cas, cette nature aux penchants ascétiques : ce type de considérations apparaît surtout dans sa correspondance, par la force des choses. On verra par contre s'esquisser un réseau de silhouettes et d'amitiés parfois tumultueuses, mais toujours variées et imprévues, que la femme de lettres si marginalisée en 1823 sut peu à peu tisser autour d'elle. Par-dessus tout, on y contemplera le portrait d'une âme que la mort appelle et qui lutte pour poursuivre un chemin de devoir et de vie.

Les cahiers comportent des lacunes – au moins douze pages et

1. Nous n'avons pas reproduit ici ces adresses, car il était difficile de les considérer comme faisant partie du journal.

demie dans le quatrième, deux et demie dans le cinquième : censures, de Mary peut-être dans certains cas et plus souvent de sa bru Jane Shelley, épouse de Percy Florence Shelley, jalouse gardienne de l'honneur de sa belle-mère comme de ses archives. Mary Shelley conservait ses journaux dans son écritoire, avec ses souvenirs les plus précieux, des boucles de cheveux de ses enfants ainsi que le cœur de Shelley, recueilli par son ami Trelawny sur le bûcher funéraire du poète. C'est là que Jane et Percy Florence découvriront le journal, au premier anniversaire de la mort de Mary, lorsqu'ils trouvent le courage d'ouvrir la cassette de la défunte. Les carnets seront précieusement conservés au manoir de Boscombe, avant d'être légués à la fille adoptive de Percy Florence et Jane, Bessie. Celle-ci les transmettra à son tour à son petit-fils, Lord Abinger, qui les confiera enfin à la Bodleian Library, à Oxford.

C'est par l'intermédiaire de Jane Shelley que, dès 1859, seront portés à la connaissance du public vingt-deux feuillets émendés avec soin, inclus dans le *Shelley Memorials* (biographie du couple Shelley par Jane et un jeune érudit, Richard Garnet). Ils seront suivis de *Mary and Shelley*, transcription plus sévèrement contrôlée encore du journal et d'un choix de lettres, tirée à très petit nombre en 1882. C'est à cette occasion, en particulier, que Jane détruira certains passages jugés trop compromettants. Certains de ceux-ci, qui figuraient dans les *Memorials*, seront par la suite réintégrés par les chercheurs, mais cette version restait partielle et parfois approximative. Elle fera pourtant autorité jusqu'à une nouvelle édition, basée sur les manuscrits, établie par Paula Fieldman et Diana Scott-Kilvert en 1987 et parue aux Presses universitaires d'Oxford. Cette dernière a été la principale source de la présente traduction.

C. L.

Journal d'affliction

commencé en l'an 1822

N'eût été mon enfant,
le terme n'en fût jamais survenu assez tôt.

1822

2 octobre 1822

Ce fut le huit juillet que j'achevai mon journal.[1] Étrange coïncidence ! De ce fatal huit juillet, la date demeure telle une stèle érigée pour attester que tout prit fin ce jour-là.[2] Le reprendrai-je donc ? Jamais ! Pourtant diverses raisons m'incitent, à la chute du jour, quand le silence règne et que tout alentour baigne dans un profond sommeil, à coucher sur le papier les méditations et les sentiments que me dicte l'occasion. La première est que je suis désormais livrée à moi-même. Huit années durant, j'ai conversé en toute liberté avec un être dont le génie infiniment supérieur stimulait et guidait ma réflexion. Au fil de nos entretiens, j'amendais mes jugements erronés, j'acquerrais de nouvelles lumières, qui contentaient mon entendement.

1. Mary entend par là le cahier précédent du journal très succinct qu'elle tenait depuis 1814.

2. Le 8 juillet 1822, Percy Shelley et son ami Edward Williams (voir notices biographiques en fin d'ouvrage) avaient pris la mer à bord de leur petit voilier, l'*Ariel*, pour traverser le golfe de La Spezia. La mer était agitée et l'embarcation fut submergée par la tempête. Leur corps et celui du mousse qui les accompagnait furent retrouvés sur la grève quatre jours plus tard.

Me voici désormais seule ! Ô combien seule ![1] Que les étoiles contemplent mes larmes, que le vent boive donc mes soupirs – mes idées, elles, sont un trésor scellé, que je ne peux livrer à quiconque.

Feuille vierge, veux-tu te faire ma confidente ? Je me fierai pleinement à toi, car nul œil ne verra ce que j'écris. Cependant, saurai-je exprimer ce que je ressens ? aurai-je assez de talent pour formuler les idées, les sentiments qui m'emportent comme une tempête ? Est-ce là le sable où doit s'empreindre en caractères inaltérables le flot toujours mouvant de la pensée ? Hélas ! Je suis seule, il n'est plus de regard qui réponde au mien – personne auprès de qui ma voix retrouve ses inflexions naturelles. Il ne reste que simulacres et je ne suis plus qu'une ombre. Cruel changement ! Ô mon bien-aimé Shelley, il n'est pas vrai que mon cœur se soit refroidi pour toi.[2] Dis-moi, toi qui aujourd'hui sais toute chose, ne me suis-je pas bien souvent félicitée, dans mes méditations solitaires, de la bonne fortune qui t'avait fait mien ? Combien de fois, au cours de ces heureuses années – heureuses, malgré leur cours si heurté – combien de fois ai-je salué comme une faveur inestimable mon union avec un être à qui je pouvais dévoiler mon âme avec la certitude d'être comprise ! Et me voici réduite à ces pages blanches, que

1. Ses deux amies, Jane Williams et Claire Clairmont (voir notices biographiques en fin d'ouvrage), restées avec Mary en Italie depuis la mort de Percy, étaient parties. L'une, le 17 septembre, pour l'Angleterre avec ses enfants, l'autre pour Vienne, où l'attendait un poste de gouvernante.

2. Mary avait été très atteinte par la mort de ses trois premiers enfants et souffrait des rapports ambigus de Shelley avec plusieurs de leurs amies.

je m'apprête à noircir de sombres images ! Mais à mesure que j'écris, songeons plutôt à ce qu'il répliquerait, s'il le pouvait, aux tristes paroles que je lui adresse. Oui, mon très cher amour, je voudrais savoir ce qu'il te semble de mon sort lamentable – ce qu'il conviendrait que je fasse, quelles devraient être mes pensées. Je devine ce que serait ta réponse : « Sonde ton propre cœur – découvre ce qui lui plaît – jouis-en de ton mieux. » Je jette les yeux alentour, scrute l'horizon borné qui s'offre à moi et cherche ce qui m'y agrée. Lorsque je m'efforce d'envisager le futur ou que j'y rêve, une seule idée me hante – je passe en revue mes amis – et si je ne dis pas « combien plates et stériles me semblent toutes les jouissances de ce monde ! »[1], leur fragilité m'arrache des larmes. Ceux que j'aimais le mieux s'en sont allés à jamais.[2] Ceux qui tenaient le second rang dans mon affection sont absents. Et de tous ceux que je côtoie, il n'en est qu'un seul dont l'attachement désintéressé m'inspire une foi absolue. Or voilà que des circonstances contraires s'apprêtent, je le crains, à aigrir notre entente.[3] Quant à mon enfant[4], je suis assaillie par tant d'émotions lorsque je pense à lui, que je dois en détourner

1. *Hamlet*, I, 2.

2. En sept ans, Mary Shelley a perdu une fille prématurée ; un fils, William, âgé de trois ans ; une fille, Clara, âgée d'un an ; sa nièce Allegra, âgée de cinq ans ; sa demi-sœur Fanny ; et Percy, son mari. Au moment où elle écrit ces lignes, elle n'a pourtant que 25 ans.

3. Il s'agissait de Trelawny (voir notice biographique en fin d'ouvrage), aventurier et écrivain, ami de Shelley et de Byron, qui avait présidé aux funérailles de Shelley.

4. Percy Florence Shelley, dernier enfant vivant, alors âgé de trois ans (voir notice biographique en fin d'ouvrage).

mon esprit. Sous un tel fardeau, mon imagination elle-même défaille. Poursuivre mes efforts littéraires, cultiver mon entendement et élargir le champ de mes idées, voilà les seules occupations qui me soustraient à ma léthargie. Je me figure parfois que je dus naître à cette unique fin, car il semble que les événements m'y mènent inéluctablement et que les coursiers de la Destinée me traînèrent malgré moi jusqu'à ce havre pour m'y abandonner. Père, mère, ami, époux, enfants – tous formèrent, dirait-on, l'attelage qui me conduisit à ce terme. Et voici que tous, toi excepté, mon pauvre enfant – car ta présence est nécessaire à la conservation de mon existence –, voici que tous s'en sont allés, et je reste seule devant ma tâche. Qu'il en soit donc ainsi ! Jamais mon cœur ne souffrira que j'aspire à retrouver l'amour, mais quand bien même j'en viendrais, avec la flexibilité naturelle de la jeunesse, à embrasser de nouvelles espérances, elles seraient frappées par la même fatalité que mes jours les plus radieux et je me verrais ramenée au même point, contrainte de tirer de mon intellect l'unique aliment de mon existence.

Allons, bonne nuit, Doux Journal, Livre voué au silence, à la nuit et à Shelley. Bonne nuit, cette larme te dédie à cet usage sacré et mon cœur gonflé de pleurs *pone argine alle sue aque silenziae*[1] jusqu'à l'heure de t'ouvrir à nouveau.

1. *renferme en lui-même ses flots silencieux.*

5 octobre

Les voyageurs sont arrivés[1], et il en a été comme je l'avais prédit. Ce fut comme si l'on me tirait du sommeil. Il m'a semblé que je n'avais fait que végéter ces derniers temps car une émotion uniforme, si l'on s'y abandonne avec la même constance que moi, ne laisse que bien peu de traces dans la mémoire. Je n'ai fait jusque-là que m'attendrir sur moi-même, sans autre témoin que moi-même, et je m'éveille maintenant pour prendre part à la vie. Quant à mes compagnons, je ne leur dois jusqu'à présent que de bien pénibles impressions. Égoïsme, indifférence et pis. Il me faut à tout prix conserver un peu de sérénité et de tranquillité d'esprit au milieu des multiples vexations qui, je le pressens, ne tarderont pas à m'être infligées. L'une et l'autre me sont nécessaires si je dois vivre, car j'ai déjà au fond du cœur un puits d'amertume insondable dont ma philosophie s'emploie sans cesse à contenir les effusions. Que deviendrai-je donc si les menues contrariétés du quotidien s'ajoutent encore à l'affliction éternelle et infinie que j'éprouve ? Il en sera cependant ainsi, je le sais, je le sens. Ici comme en Angleterre, j'aurai à essuyer maintes humiliations et expériences détestables. Je me figure, par instants, que l'Angleterre me réserverait des peines plus supportables que celles qui m'accablent ici, mais peut-être

1. Le poète et journaliste Leigh Hunt (voir notice biographique en fin d'ouvrage), sa femme Marianne et leurs six enfants venaient partager la *Casa Negroto*, près de Gênes, avec Mary et le petit Percy.

feraient-elles de moi une triste compagne pour autrui. Ici, Dieu m'est témoin que mes larmes n'importent guère à autre que moi.

Ô mon enfant, quel sera ton destin ? Toi seul me maintiens en vie, tu es l'unique attache qui me relie encore au Temps. Si tu n'étais pas, je serais libre. Pourtant, je ne peux être condamnée à vivre longtemps, la haine que j'ai de l'existence consumera inéluctablement mon principe vital. Je me suis trop complètement détachée de ce monde pour lui appartenir bien longtemps. Tout m'y est mortellement indifférent, je crois. Il ne reste que l'inévitable défilé des jours qui déversent leur lumière sur la tombe de tout ce que j'aimais. Soit, remplissons notre office : célébrons la mémoire et les vertus du seul être qui mérite que je lui voue sans partage mon amour et ma vie. Peut-être me sera-t-il donné, alors, de le rejoindre. Peut-être le rayon de lune se trouvera-t-il réuni à son astre et cessera-t-il d'errer, tel un mélancolique reflet de tout ce qu'il chérissait, à la surface de la Terre.

Trelawny affirme que nul ne connaît si mal que moi le monde et la nature humaine. Il est vrai qu'à première vue je décèle rarement le vice, je ne fais que pressentir d'instinct ce qui est mauvais. Mais sur son caractère, du moins, je sais que je ne me méprends pas, car Shelley éclaira et guida mon jugement et les événements le confirmèrent – je n'en doute pas un instant.